

# L'ŒUVRE ÉCRITE ET L'INACHÈVEMENT DE L'ACCOMPLISSEMENT : À PROPOS DU CAS ALGÉRIEN

Abdelmadjid Benhabib  
Université de Tlemcen, Algérie

## **Résumé :**

Le présent article a pour objet la spécificité de la crise identitaire algérienne. La relation verticale que le colonialisme français a établie avec les Algériens a généré chez ceux-ci un fatalisme et un repliement culturel ainsi qu'une méconnaissance des lois établies à partir d'un code écrit.

La violence coloniale a donné lieu à une réaction algérienne violente mais dénuée d'une réflexion idéologique; de sorte que la classe sociale (A.L.N.) menant la lutte s'est opposée aussi aux intellectuels algériens qui n'ont pas participé à la guerre, mais qui, à travers le F.L.N., a cherché à atteindre des privilèges politiques.

Après l'indépendance, les arabophones du F.L.N. ont détrôné les francophones, ont repris à leur compte et de façon démagogique les mots d'ordre de la guerre et mis en place un programme scolaire axé sur l'apprentissage de l'écrit selon la logique de l'oral, tout en réservant un enseignement moderne à leurs enfants. Les intellectuels, devinrent, quant à eux, des fonctionnaires au service de l'état.

Une décentration culturelle par l'entremise de textes critiques s'impose. C'est l'intellectuel, formé en philosophie, en sciences humaines et sociales, qui doit incarner une telle quête, en mettant en œuvre le « *souci de soi* » (concept de M. Foucault), afin de transformer les autres citoyens. Pour être efficace, l'intellectuel doit se remettre en question en se distanciant, seulement par sa pensée, de sa société. Ainsi il sera le Modèle de « *l'identité inachevée* », revoyant indéfiniment la problématique du « *Qui suis-je, Comment et pour quelle raison vivre* ».

### ***La crise : de l'universel au contextuel***

On remarque actuellement, et à l'échelle planétaire, une crise qui s'illustre par l'injustice, et par l'accroissement de la violence provoquée par l'incompréhension, voire la négligence des états, que ce soit ceux du nord, ou, plus particulièrement, ceux du sud vis-à-vis de leurs peuples ce qui engendre un sentiment de frustration. Les citoyens y répondent comme à une provocation, par des réactions violentes (Cherki, dans Fanon, 2002 : 13-14).

On se doit d'interpréter cette crise dans une perspective holiste : en prenant en compte le rôle des aspects contextuels en fonction de tel ou tel milieu, le rôle de la culture en fonction de repères socio-historiques. On peut aussi remarquer que les paramètres qui expliquent la genèse de la crise, changent d'un espace à un autre. C'est dans cette perspective que sera envisagé le cas algérien.

### ***Colonisateurs/Colonisés : entre une culture écrite et une autre dite***

L'un des tournants critiques de l'histoire algérienne, est représenté de 1830 à 1962 par le colonialisme français qui, depuis le début de l'invasion de la terre algérienne, s'est fait un devoir de détruire les lieux d'assimilation du savoir écrit<sup>1</sup>. Cette destruction délibérée, a provoqué un écart, une distance, au sens vertical du terme, entre lettrés, et illettrés. Car la différence existant entre la culture écrite et la culture orale est capitale.

La culture écrite, parce que son support est l'espace, permet de préserver les significations et de les accumuler, étant donnée que la feuille permet de les inscrire toutes. Cela est un acquis pour une culture, car celle-ci peut tirer profit d'autant de réponses possibles, pourvu que l'espace les ait préservées. Ainsi l'écriture est une source de complexité et de profondeur pour une culture qui s'est ainsi dotée d'une large mémoire.

La culture orale est véhiculée par le temps. Elle transmet et suscite des réponses instantanées, puisqu'elle ne s'appuie pas sur l'espace comme support mémoriel. Une culture orale résout les problèmes auxquelles elle est confrontée en revenant aux seules significations qui se présentent et que seul le temps présent a préservées, parce que « La parole se déroule dans le temps et disparaît, l'écriture a pour support l'espace qui la conserve » (Dubois *et al.*, 2002 : 165).

La différence entre la culture écrite et la culture orale marque la supériorité, la complexité de la culture française et la fragilité de la culture algérienne. C'est pourquoi et afin d'accentuer leur supériorité vis-à-vis des Algériens, les colonialistes français ont exclu tout usage officiel de la langue arabe, dite classique (Taleb Ibrahim, 1995 : 43) qui véhiculait les valeurs et les significations du texte coranique ainsi que les textes connexes de la culture musulmane. Il y a eu, dans ce sens, toute une stratégie politique, de la part des colonisateurs, afin de garder les Algériens quasi exclusivement dans la culture orale<sup>2</sup>.

### ***Les Algériens : entre fatalisme et exclusivisme***

La politique colonialiste a eu des répercussions fâcheuses et sur la culture algérienne et sur les liens sociaux entre Algériens.

D'un côté, la culture algérienne a connu une sorte d'inertie, au sens où l'enseignement coranique et ses préceptes ont été repris d'une manière fataliste, comme si l'arrivée des Français en Algérie et l'installation des colonisateurs, relevaient d'une décision divine, interprétée comme une punition, ou comme un sort inévitable, voulu par Dieu. Par conséquent, l'Algérien devait se plier à sa volonté, en acceptant la colonisation (Fanon, 2002 : 56). Cette conduite fataliste est une lecture populaire du texte coranique, certes appuyée par des exégètes coraniques classiques, mais

condamnée par des lectures modernes des textes fondateurs de la religion musulmane, dont le Coran est un pilier. Une de ces lectures insiste sur le rôle de l'initiative humaine dans l'élaboration des différentes intentions et actions. Cette valorisation de l'initiative humaine n'exclut pas, pour autant, l'intervention divine (Hadj Hamad, 1996).

D'un autre côté, la caractéristique orale de la culture algérienne fit en sorte que les liens sociaux devinrent fusionnels et non pas contractuels, pour reprendre la distinction de Tönnies, selon lequel la communauté se distingue par des liens fusionnels, donc établis une fois pour toute, alors que la société est marquée par des relations contractuelles, donc renouvelées (Tönnies dans Akoun et Ansart, 1999 : 88). En bannissant la langue arabe, dite classique, le colonialisme français a généré, chez les différents groupes sociaux algériens, la vénération exclusive de leur patrimoine culturel véhiculé par le parler de chaque groupe social. Aussi chaque groupe se satisfait de ses propres réponses qui ne sont pas remises en cause de l'intérieur. C'est pourquoi les différentes valeurs et significations émergeant du contexte algérien reflètent des paradoxes sociaux.

Par une telle démarche, le colonialisme français visait à empêcher les Algériens de tisser des liens sociaux entre eux, d'élaborer un code commun, garant de la paix sociale. Bref, il a conduit les Algériens à méconnaître la loi et à ne pas prendre conscience de son importance, car un consensus, sur telle ou telle forme de conduite, que ce soit entre membres d'un groupe social ou entre différents groupes sociaux, ne peut avoir lieu que si le processus d'intercompréhension tire sa référence d'un code écrit.

Paradoxalement, l'illettrisme imposé aux Algériens par les colonialistes français a sérieusement remis en question la légitimité de la loi, et surtout son importance dans la vie

sociétale. Ce qui « prive les membres d'une société du repère par rapport auquel ils peuvent se reconnaître une identité » (Grandguillaume, 2006a). C'est que, dans ce cas, les Algériens étaient dans l'impossibilité de formuler une réponse synthétique et homogène à la question du « Qui suis-je ? ».

### ***Répression violente et réplique violente***

De plus, la violence coloniale aura généré autant de violence chez les colonisés. C'est que la première forme de violence, celle adoptée par les Français, révèle un esprit ségrégationniste envers les Algériens. La deuxième forme de violence, celle des Algériens, révèle une infraction à la loi du colonisateur par manque de lois équitables. Avec ses mots, l'intervention coloniale prescrit, à l'Algérien, de « ne pas faire ceci... », « Il est interdit de... », « Tu n'as pas droit à... ». Ces règles limitatives, dans leur majorité, génèrent un sentiment de frustration chez l'Algérien, puisqu'il est dans l'incapacité de satisfaire ses désirs et d'obtenir ce qu'il veut, au moment même où le Français vit pleinement sa citoyenneté.

Un tel paradoxe n'est pas sans conséquences : c'est que même si l'Algérien refoulait ses désirs et sa haine envers le colonisateur, « (...) le colonisé attend patiemment que le colon relâche sa vigilance pour lui sauter dessus (...). Les symboles sociaux – gendarmes, (...) défilés militaires (...) servent à la fois d'inhibiteurs et d'excitants » (Fanon, 2002 : 54). Précisons, dans ce cas, que la réaction du colonisé au colonisateur se fait sous un mode impulsif, au sens où l'acte remplace la pensée. Ce type d'agir, qui est une décharge motrice plutôt qu'une conduite élaborée, se fait remarquer chez des individus démunis et ayant vécu de graves traumatismes psychiques.

C'est à partir de là que se comprend le mode d'opposition des Algériens aux Français. Ces derniers avaient mené une politique de répression et de restriction vis-à-vis des Algériens qui avaient répliqué, quasi-exclusivement, d'une manière directe et concrète aux colonisateurs.

En comparaison avec les autres pays du Maghreb, l'Algérie, le seul à s'être émancipé par les armes, manifestait les plus grandes réserves vis-à-vis de la langue et la culture françaises (Viatte, 1969 : 130).

### ***Au commencement était l'arme***

En s'attardant à cette question de l'opposition directe et concrète des Algériens aux Français, on remarque que ceux qui ont décidé de mener la guerre d'Algérie étaient déterminés à atteindre la libération du pays « par tous les moyens et à n'importe quel prix<sup>3</sup> ». Autrement dit, les dirigeants de l'A.L.N.<sup>4</sup> ont fait abstraction de toute réflexion intellectuelle précédant ou accompagnant la lutte armée. Cela est paradoxal par rapport aux types de révolutions classiques (Révolution française de 1789 (...) ou Révolution bolchevique en 1917 (...)) (El-Kenz, 1993: 44). C'est pour cela, qu'en ce qui concerne le cas algérien, on peut parler d'une guerre de libération, d'une lutte armée, mais pas d'une révolution, puisque la révolution vise l'institutionnalisation d'un nouvel ordre sociopolitique en coupure avec l'ordre préalablement établi. Par conséquent, elle annonce l'instauration de nouveaux rapports de pouvoir (Ansart, dans Akoun et Ansart, 1999 : 455-457). Cela n'est pas le cas de la situation en Algérie, puisqu'on est passé de la répression française, au temps du colonialisme, à la dictature politico-militaire, après l'indépendance. Bref, plutôt que de faire référence à la Révolution algérienne, on doit plutôt parler de l'INVOLUTION algérienne, puisqu'il y a eu une régression, une dégradation après l'indépendance : on a assisté à autant de crises socio-économiques et politico-militaires dont le

point culminant, le plus critique, reste les répercussions du terrorisme (œuvre de l'état et/ou des islamistes ?) depuis les années 1990 jusqu'à nos jours et qui ont causé de 150 000 à 200 000 morts (le chiffre exact en est encore inconnu).

Ce phénomène s'éclaire du fait que l'analphabétisme, dominant en Algérie, n'est pas seulement une question quantitative ou statistique; l'illettrisme est un mode de vie. La culture orale (populaire) structure en profondeur la conscience algérienne; de sorte que l'intellectualisme est marginal, voire quasi-absent. D'ailleurs on ne remarque pas, en Algérie, durant toute la période coloniale une créativité culturelle égale ou similaire au continuel renouveau culturel qui caractérise l'espace occidental (El-Kenz, 1993 : 30). L'autre danger de la culture orale se faisait remarquer au niveau de la prise de conscience de ce qu'est le colonialisme : le peuple algérien et les dirigeants de l'A.L.N., étaient sensibles à la répression et à l'injustice coloniale, sans que l'enjeu de l'idéologie politique ait été traité et examiné. La société algérienne, imprégnée par l'oralité ne pouvait pas accumuler les réponses et les significations. De là la fragilité de sa réflexion hypothétique et son inaptitude à abstraire les problématiques ultimes de l'existence.

### ***Les intellectuels : seulement diplômés ou liquidés***

Le constat n'épargne pas les lettrés. Il s'applique aussi, bien qu'autrement, sur les universitaires algériens. Et ce, bien que leur nombre avoisinait à la veille du déclenchement de la guerre d'Algérie, un millier de diplômés. Le fait est, qu'à quelques exceptions près, leur quasi-totalité n'était pas des spécialistes en sciences humaines et sociales ou en philosophie. Ce qui est une question primordiale, voire cruciale, pour entreprendre l'enjeu délicat de la problématique idéologique dans toutes ses ramifications et répercussions sur la culture et la société algériennes.

Pour les militants de l'A.L.N., l'essentiel était de chasser les colons et de prendre leur place. C'est ainsi et seulement ainsi que l'A.L.N. tentait de répondre à l'interrogation du comment et du pourquoi s'opposer au colonialisme français; de sorte que toute autre forme de réponse était inconcevable, voire bannie. C'est à partir de là qu'on comprend la méfiance des dirigeants de l'A.L.N. envers les intellectuels.

Une telle attitude est corroborée par l'absence d'universitaires algériens dans la prise de décision du déclenchement de la guerre d'Algérie, et par la lenteur de leur adhésion et la faiblesse de leur participation à la lutte armée (El-Kenz, 1993 : 34-35).

### ***A.L.N. & F.L.N. : position et opposition***

Sans donner un rôle déterminant à l'affaire de *la bleuite*<sup>5</sup>, mais en tenant compte des conditions qui entourèrent le déclenchement de la guerre d'Algérie, on constate qu'un espace s'est formé où une catégorie sociale s'est constituée en opposition à une autre, de sorte que chaque position sociale s'est fait remarquer par un ensemble de dispositions mentales et comportementales, différemment structurées; différencier ainsi deux classes sociales distinctes. C'est à partir de là que la vision de chaque classe sociale s'oppose à la vision d'une autre classe sociale, tout en coexistant avec elle dans le même espace (Bourdieu, 1994 : 20-23).

Dans le même ordre d'idées, on remarque que l'espace social algérien a généré un surcroît de mouvements d'opposition, puisque la classe intellectuelle a pu reprendre en mains la direction de la lutte vis-à-vis du colonialisme français, de sorte que l'opposition à ce dernier s'est faite selon une modalité politique. Le F.L.N. (Front de Libération Nationale) représentait une classe sociale optant pour le dialogue avec les autorités françaises, en espérant parvenir avec elles à un accord. À travers une telle manœuvre, ses représentants recherchaient des privilèges. C'est à



partir de là qu'on comprend l'opposition du F.L.N. à l'A.L.N. Les représentants du F.L.N. étaient loin du terrain de la lutte armée, ils étaient souvent à l'étranger. Le Congrès de la Soummam, qui a eu lieu le 20 août 1956, rassemblant des politiciens algériens, marque un tournant dans la guerre d'Algérie, car le centre de décision y est passé de l'A.L.N. au F.L.N. (Bennabi, 1991 : 114-116; Bennabi, 1992 : 140; Sellam, 2007). Les faits ont confirmé que les représentants du F.L.N. cherchaient alors à obtenir du *capital politique* au lendemain de l'indépendance.

### ***L'arabisme : de la démagogie aux privilèges***

Au sein du F.L.N., il y a eu des oppositions entre les francophones et les arabophones. Ceux-ci ont détrôné ceux-là, de sorte qu'ils ont repris à leur compte les enjeux de la guerre d'Algérie, surtout après l'indépendance. « [D]ans cette perspective, la langue arabe était la langue nationale, le français celle du colonisateur » (Grandguillaume, 2006b). Les arabophones du F.L.N. ont convaincu le peuple algérien, en majorité illettré, des effets négatifs de tout ce qui est français. Même si pour la linguistique toutes les langues se valent et que chaque système de signes linguistiques représente une vision du monde, en 1967 le ministre de l'éducation algérienne, parlait encore de « la valeur du français comme un outil scientifique et technique mondial » tout en voulant « supprimer toute influence de la langue française » (Viatte, 1969 : 130).

Depuis la guerre d'Algérie, des conflits internes ont été justifiés par l'arabisation. La mise en valeur du patrimoine culturel arabe n'était pas à l'ordre du jour des dirigeants en place (Grandguillaume, 2006a). Le choix de la langue arabe était obligatoire pour développer un esprit

anti-moderne, aucunement doué d'une attitude critique garante d'une redéfinition et d'une reconstruction de soi-même et de ses relations avec les autres.

Notons que « les hauts responsables de l'état tentaient de faire échapper leur propre enfants à une telle politique (...) » (Grandguillaume, 2006a). Cela confirme leur volonté de sauvegarder les privilèges socio-économiques qui résultaient du capital politique déjà acquis et qui « se transmet à travers le réseau des relations familiales » (Bourdieu, 1994 : 34). Une telle manœuvre garantissait le maintien au pouvoir d'une classe sociale.

### ***Maintien au pouvoir et distanciation***

Ainsi, pour maintenir son hégémonie, le pouvoir politico-militaire algérien devait accentuer son décalage aussi vis-à-vis de la population qu'envers les intellectuels, afin que s'établisse une relation verticale entre, d'un côté le pouvoir et le peuple et de l'autre entre ce même pouvoir et les intellectuels.

Durant la guerre d'Algérie, les représentants du F.L.N. recherchaient des avantages de toutes sortes et visaient à garder le monopole des décisions relatives à l'orientation du conflit armé avec le colonialisme français, en faisant abstraction d'un consensus équitable sur la guerre et du malaise de la population algérienne préoccupée et occupée par une confrontation directe avec le colonialisme.

### ***L'institution scolaire : un lieu concentrationnaire***

Après l'indépendance, l'école algérienne a cherché à mouler l'enfant scolarisé, pour développer son aptitude à se soumettre à des décisions impératives et à obéir à la logique du conditionnement, tout en condamnant sévèrement la réflexion hypothétique et l'implication individuelle vis-à-vis des informations acquises dans le milieu scolaire. Une telle mesure

répressive est le prolongement de la relation verticale qui existait entre l'autorité française et le peuple algérien, au temps du colonialisme. L'apprentissage de la langue écrite selon le modèle de l'acquisition de la langue orale ou de l'enseignement spécial réservé en France aux débiles légers (Boudalia-Greffou, 1989) reflète, chez les dirigeants algériens, la volonté de priver un groupe social du capital symbolique comme du capital économique. Le poids donné à l'oralité mise sur « l'importance de l'entraînement des enfants au dialogue entre eux pour simuler la vie quotidienne » (Boudalia-Greffou, 1989 : 32), au moment où l'œuvre écrite vise la transformation de soi-même, de la société et de la culture « Se comprendre, c'est se comprendre devant le texte et recevoir de lui les conditions d'un soi autre que le moi qui vient à la lecture » (Ricœur, 1985). C'est parce que l'enjeu de la réflexion par et dans l'œuvre écrite est de taille que le pouvoir politico-militaire a prohibé la culture écrite et a sacralisé la culture orale.

Cette attitude est corroborée par l'enseignement moderne que réserve les hauts cadres de l'état à leurs enfants.

### ***Le pouvoir et les intellectuels : de la reconnaissance à l'obéissance***

Le pouvoir politico-militaire algérien cherche à obtenir des intellectuels la reconnaissance de sa suprématie et par conséquent, leur obéissance. Cette attitude a une origine historique. Depuis la guerre d'Algérie, les représentants du F.L.N. ou du G.P.R.A.<sup>6</sup> sont en opposition avec les intellectuels qui détiennent un capital symbolique. Après l'indépendance, le pouvoir algérien a pu soumettre les intellectuels dont l'obéissance s'est traduite par un manque d'engagement dans l'espace social. Tout cela a entraîné, chez les intellectuels un changement de rôle : passant de l'engagement qui caractérise, historiquement, une intelligentsia, à la soumission aux décisions dictées par le pouvoir politico-militaire. C'est que, dans ce cas, ils devaient se dépolitiser pour

devenir des technocrates, voire des fonctionnaires au service d'une cause uniquement administrative (El-Kenz, 1993 : 22-23).

### ***Retour à la problématique langagière***

Depuis l'indépendance règne une situation plurilingue où cohabitent les parlers arabes, berbères et la langue française, reprise comme outil pour l'usage quotidien. L'usage de l'arabe et du français est officiel et scolaire. Cette situation est révélatrice de richesses symboliques, comme de différences intrasociales. On a ainsi assisté à l'apparition du régionalisme et à l'appauvrissement de l'identité algérienne.

Pour remédier à cette situation mise en place par le colonialisme français et appuyée, après l'indépendance, par le pouvoir algérien, le C.N.R.S.E. (Commission nationale de Réforme du Système Éducatif) a opté, en 2001, pour l'enseignement des sciences en langue française, ce qui a suscité des tensions et des oppositions entre arabophones et francophones. La question linguistique n'est donc pas résolue et même pas encore problématisée correctement.

### ***L'enjeu du texte : d'un certain Moi à un autre Soi***

Pour remédier à cette crise, le recours au texte devient impératif. L'implantation d'une culture écrite ne doit pas se faire comme un ajout. La culture écrite doit détrôner la culture orale. Dans une telle optique l'Algérien doit s'approprier une nouvelle identité, tout en se désappropriant d'un Moi, antérieurement façonné par la culture populaire. L'enjeu, ici, est celui de manières d'être au monde; il s'agit, aussi, des projets à venir et de l'identité à construire.

L'Algérien doit « s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste, qui serait la proposition d'existence répondant de la manière la plus appropriée à la proposition de monde » (Ricoeur, 1986 : 130). Seuls les textes qui répondent à la problématique de la transformation du

sujet doivent être retenus. D'où l'importance des textes écrits en langue française, bien qu'elle représente pour l'Algérien, l'autre, le colonisateur. C'est à partir de là que l'autre pourra prendre une autre signification : pas celle de l'ex-colonisateur, mais la face de l'autre, revendicateur, critique, refusant le statut quo et les réponses apprises. En d'autres termes, la reprise des textes critiques nous permet de prendre conscience de l'état de fait des différences entre textes, d'un côté, et entre l'œuvre écrite et l'œuvre dite (le discours) d'un autre côté.

Si le renversement réalisé par les intellectuels français avec la pensée postmoderne s'est fait dans un espace valorisant, celui de l'œuvre écrite, la situation algérienne exige de supplanter une forme de transmission culturelle par une autre culture.

### ***La décentration : de la contestation à la solution***

L'histoire algérienne est traversée par des crises, par des tensions qui remettent en question un état de faits. Le colonialisme a généré un affrontement avec la population locale. L'apogée du mouvement de résistance a été incarnée par l'émir Abdelkader (homme lettré et doué de spiritualité) souverain de l'état algérien en 1837 et pour plusieurs années. Après lui, il y a toujours eu des affrontements avec l'autorité française. Après l'indépendance, les crises n'ont pas cessé : affrontements entre différentes fractions du pouvoir; coup d'état en 1965; dictature et affrontements avec des intellectuels engagés et opposants politiques; révolte de la jeunesse algérienne en 1988; crise des élections, assassinat d'un président et terrorisme durant les années 1990; crise socioéconomique et le problème du projet de société depuis l'an 2000 et jusqu'à nos jours. C'est à partir des faits cités précédemment qu'on remarque, précisément, qu'on est en face d'une âme algérienne dynamique, vivante. Cet être qui dit « *je suis là !* » et c'est précisément

« le geste de refus, de **résistance** qui crée le sujet (...) c'est la non appartenance et le besoin de contester qui font vivre chacun de nous comme sujet » (Touraine, 1992 : 318).

Cette contestation propre à l'identité algérienne doit être orientée et canalisée afin que le projet d'une identité se mesure à l'intention de se surpasser. Cela dit, vouloir se surpasser ne signifie pas pour autant se surpasser réellement.

Le dépassement de l'identité algérienne signifie cesser de coïncider avec soi-même, du moment où changer de référence conduit à penser dans la différence. « *Cesser de coïncider avec soi même* » est à la source du travail de décentration, selon les théories développementales. L'enfant sort de son égocentrisme, surpasse l'indifférenciation avec l'autre via les interactions sociales. La communication verbale, essentiellement avec l'adulte, le conduit à relativiser son point de vue en se situant parmi un ensemble de perspectives possibles. Donc l'autre (l'adulte et le langage, en tant qu'outil sémiotique) est une médiation incontournable pour se décentrer (Piaget, 1948). De même, la décentration espérée pour l'identité algérienne permet de surpasser les réponses figées de la culture orale, source de la constitution identitaire algérienne. Une telle décentration se réalise via l'autre, l'intellectuel : chercheur en philosophie, en sciences sociales et humaines, et le texte ou l'œuvre écrite). Une telle forme de décentration s'est réalisée et a eu un impact positif au moment où l'émir Abdelkader, homme lettré, a pu instaurer un état algérien en 1837 « où ni l'instruction, ni la justice, ni même les élections municipales n'étaient négligées » (Yacine, 1983 : 24). C'est que de l'intérieur de la clôture d'une même culture, les réponses s'imposent sans remise en cause; celles-ci explosent au moment de leur confrontation avec d'autres réponses qui ont un autre sens. La pensée occidentale, n'a pu opérer un acte de décentration, qu'au moment où l'Occident s'est ouvert à l'autre, en voulant le comprendre

autrement. Et c'est l'ethnologie qui est à la source d'un tel changement dans la vision du monde occidentale bien que la pensée citée se caractérise par la profondeur et la complexité de ses catégories métaphysiques qui émanent d'une lointaine tradition et d'un cheminement historique (Derrida, 1967 : 414), celui précisément qui émane de l'œuvre écrite.

*L'intellectuel et le projet de « la révision de soi-même »*

C'est à l'intellectuel que revient la responsabilité d'instaurer le projet de se réviser à partir de l'œuvre écrite. Foucault, qui n'a jamais cessé, non seulement d'interroger les évidences, mais qui a poursuivi systématiquement sa critique envers tout dogmatisme, que ce soit dans les idées ou par rapport à ce qui se fait par le sujet dans la société, a défini le concept de « *souci de soi* » (Foucault, 2001) : le pouvoir de développer une inquiétude envers soi-même, de sorte qu'on se préoccupe, continuellement, de ce qu'on pense et de ce qu'on fait, dans l'intention de viser la transformation de notre être (2001 : 9-12).

Cette affirmation est d'une importance capitale pour le contexte algérien. L'histoire algérienne montre la nécessité d'actualiser un tel concept, il revient à l'intellectuel algérien de vivre, en premier, le « *souci de soi* ». Il s'agit pour lui, dans ce cas, de renoncer à sa généalogie, à son Moi, tel que l'histoire les ont façonnés. Il lui faut donc couper avec une constitution identitaire, puisque celle-ci rappelle une prise de position passive. Pour être créatif et espérer se rapprocher de la vérité, l'intellectuel doit se transformer, il doit changer. Cela est la condition *sine qua non* de son épanouissement et de la possibilité d'orienter et de diriger les autres. Pour dire les choses autrement « On ne peut pas bien gouverner les autres, on ne peut pas transformer ses privilèges en action politique sur les autres (...) si on ne s'est pas soucié de soi-même (...) » (Foucault, 2001: 37-38)<sup>7</sup>.

### ***Le « souci de soi » : de la réflexion à l'interaction***

Plus l'intellectuel se souciera en toute rigueur de lui-même, plus il aura d'impact sur les autres. Le chaos dans lequel vit l'Algérie, nécessite une intervention urgente et efficace qui doit être précédée par une reprise cognitive, puisqu'il ne s'agit pas d'agir mais de savoir comment et pour quelle raison le faire. La réflexion précède l'action, dans la mesure où celle-ci est l'incarnation de celle-là.

Le travail mental que doit réaliser l'intellectuel algérien envers sa présence au monde consiste à chercher les multiples réponses que peuvent fournir la lecture, l'analyse des traditions culturelles, en ayant constamment le souci de résoudre cette problématique du « Vivre ensemble », et de se distancier de la vie de la cité. Se distancier par sa pensée, tout en restant, en tant que sujet, lié à sa société<sup>8</sup>. Ce qui serait la réponse la plus appropriée, la plus efficace à la situation urgente que vit l'Algérie.

C'est donc l'intellectuel qui est l'acteur responsable de cette quête infinie autour du : « *qui suis-je (...) comment et pour quelle raison vivre* »; le modèle de « l'identité inachevée ». L'intellectuel ne vise pas seulement à changer, ne se limite pas à vouloir se transformer; il concrétise un projet, le met en œuvre, puisqu'il traverse et est traversé par autant de significations, de manières d'être au monde et de raisons d'être qu'illustre l'œuvre écrite. C'est à partir de là que l'intellectuel devient l'acteur et l'instigateur du projet de « *l'inachèvement de l'accomplissement de soi* » : une problématique reformulée en vue d'une quête perpétuellement renouvelée.



## NOTES

1. En particulier les mosquées et institutions de l'enseignement de la langue arabe et de la religion musulmane (Taleb Ibrahimi, 1995 : 42).
2. Sur ce point, les différentes statistiques concernant le taux d'illettrisme dans la société algérienne, signalent qu'en 1954, l'année du déclenchement de la guerre d'Algérie, il y avait 85 % d'analphabètes (El-Kenz, 1993 : 21; Taleb Ibrahimi, 1995 : 46). Alors que jusqu'à 1966, soit quatre ans après l'indépendance de l'Algérie, les trois quart des algériens ne savaient ni lire ni écrire (Viatte, 1969 : 129).
3. Entretien avec Ahmed Mahsas (Houcine, 2005 : 236).
4. L' A.L.N. : l'Armée de Libération Nationale. C'est l'organisme militaire responsable du déclenchement de la guerre d'Algérie, commencée en 1954.
5. Cet événement s'est déroulé durant la guerre d'Algérie, où certains dirigeants de l'A.L.N. ont assassiné des centaines d'intellectuels, croyant qu'ils collaboraient avec le pouvoir colonial, peut-être à l'instigation des services de renseignements français (El-Kenz, 1993 : 44).
6. Le G.P.R.A. : Le Gouvernement Provisoire de la République Algérienne. C'est l'instance politique algérienne responsable et des pourparlers avec l'autorité française sur l'indépendance, et des différentes décisions prises sur le sort de la guerre.
7. Cette réflexion de Foucault rappelle le concept sartrien d' « intellectuel engagé » qui ne s'arrête pas de changer et de transformer sa société (Sartre, 1948). Cela dit, le choix du concept de « souci de soi » tient à sa spécificité analytique et synthétique (exemple : les techniques de soi).
8. À ce propos Foucault parle de la technique de la retraite « [...] c'est une certaine manière de se détacher, de s'absenter – mais s'absenter sur place – du monde à l'intérieur duquel on est placé. [...] c'est la technique [...] de l'absence visible » (Foucault, 2001 : 47).

## BIBLIOGRAPHIE

### ***I) ouvrages :***

Bennabi, Malek (1986). *Naissance d'une société*, 3<sup>e</sup> éd., Damas Alger, Dar El Fikr, (Éd. en arabe).

Bennabi, Malek (1991). *Les grands thèmes*, 1<sup>re</sup> éd., Damas Alger, Dar El Fikr, (Éd. en arabe).

Bennabi, Malek (1992). *Le problème des idées dans le monde musulman*, 1<sup>re</sup> éd., Damas Alger, Dar El Fikr, (Éd. en arabe).

Boudalia-Greffou, Malika (1989). *L'école algérienne de Ibn Badis à Pavlov*, Alger, Éd. Laphomic.

Bourdieu, Pierre (1994). *Raisons pratiques*, Paris, Seuil.

Derrida, Jacques (1967). *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.

El-Kenz, Ali (1993). *Au fil de la crise*, Alger, Éd. Bouchène/ENAL.

Fanon, Franz (2002). *Les damnés de la terre*, Préf. par A. Cherki à l'Éd. de 2002; Préf. par Jean-Paul Sartre à l'Éd. de 1961; Postface par M. Harbi, Paris, Éditions La découverte & Syros.

Foucault, Michel(2001). *L'herméneutique du sujet*, Paris, Seuil/Gallimard.

Hadj Hamad, Mohammed Abou Al Kacim (1996). *La deuxième universalité de l'islam*, 2<sup>e</sup> éd., Beyrouth, Éd. Ibn Hazm (en arabe), 2 t.

Houcine, Nouara (2005). *Les intellectuels algériens*, Préf. M. Kaddache; Postface K. Benhouria, Alger, Éd. DAHLAB-ENAG.

Piaget, Jean (1948). *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Préf. Claparède (Ed.), 3<sup>e</sup> éd., Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

Ricœur, Paul (1986). *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.

Sartre, Jean-Paul (1948), *SITUATION, II – qu'est ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard.

Taleb Ibrahim, Khaoula (1995). *Les algériens et leur (s) langue (s)*, Préf. Gilbert Grandguillaume, Alger, Éd. El Hikma.

Touraine, Alain (1992). *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Fayard.

Viatte, Auguste (1969). *La francophonie*, Paris, Librairie Larousse.

Yacine, Kateb (1983). *Abdelkader et l'indépendance algérienne*, Alger, Éd. S.N.E.D..

## **II) Articles :**

Grandguillaume, Gilbert (2006a). « Comment a-t-on pu en arriver là ? », [En ligne], [[http://grandguillaume.free.fr/ar\\_fr/arriver%20.html](http://grandguillaume.free.fr/ar_fr/arriver%20.html)] (15 octobre 2006).

Grandguillaume, Gilbert (2006b). « Arabisation et démagogie en Algérie », [En ligne], [[http://grandguillaume.free.fr/ar\\_fr/demagogiel.html](http://grandguillaume.free.fr/ar_fr/demagogiel.html)] (15 octobre 2006).

Grandguillaume, Gilbert (2006c). « L'Algérie, une identité à rechercher », [En ligne], [[http://grandguillaume.free.fr/ar\\_fr/Gdg\[1\]\\_1989e.html](http://grandguillaume.free.fr/ar_fr/Gdg[1]_1989e.html)] (15 octobre 2006).

Sellam, Sadek (2007). « MALEK BENNABI – Les relations malaisées d'un penseur non-conformiste avec le pouvoir algérien naissant », [En ligne], [<http://dzlit.free.fr/mbennabi.html>] (13 août 2007).